



Cercle
En-Passe analytique
-L'Ecole

La feuille du discours - n° 3 - janvier 2013

In ou ex-cursion métaphysique

Chantal Belfort



Salvador Dali - Enigme sans fin - 1943

L'inconscient, terme conceptuel qui cherche à traduire ce qui de la psyché nous est caché et, plus encore nous échappe, espace dont les bornes nous sont inaccessibles. Il n'existe ni dans ce qui serait du fini, ni de ce qui relèverait de l'infini sinon dans les représentations, tout autant que lui-même reste inaccessible de sa totalité, sinon là aussi probablement dans les représentations que l'on décide de s'en faire. Dans l'après de l'expérience analytique, nous pourrions vouloir dire que nous en savons beaucoup plus, mais, en fait, de quel (Ss)avoir est-on réellement en acquisition qui sortirait de l'ignorance ou de la méconnaissance autour de l'inconscient qui reste subjectivité ou même de l'Être lui-même ? L'inconscient reste le siège d'éléments refoulés non connus, ni de mémoire ni de conscience, et qui ne peuvent donc pas être quantifiés au point de pouvoir déterminer précisément et nommément ce qui pourrait rester ou pas comme refoulé. Ce que Freud nous en dit, c'est qu'il est bien le lieu où se r-assemble tout ce qui est du refoulement, de ce qui ne fût pas accessible à la symbolisation dans une période de l'enfance, faute de paroles possible sur ce qui ne pût alors qu'être refoulé. Dans cette période de l'enfance où le langage est en voie d'appropriation par l'apprentissage dès après la césure mammaire d'un sein qui, d'emplir la bouche et le désir en manque de l'enfant, l'assujettissait à la loi du silence, la loi maternelle pré-oedipienne.

Au coeur de la réalité du sujet existe une expérience subjective qui est celle du désir, de la jouissance, de l'angoisse, du manque. Voici «affichés» (1) ainsi les indicateurs d'un réel non objectivable qui ne peut que s'exclure de la raison du *cogito* de Descartes et qui se construit selon une autre logique qui est celle de cette réalité objective de l'expérience analytique. Des théories actuelles neuro-scientifiques se veulent annonciatrices de l'éradication de toute subjectivité, nous faisant penser à cette volonté de pensée unique qui séduit. Elle suit sinon précède, et en tous cas accompagne ces nouvelles avancées. Elles arguent d'une continuité entre la matérialité d'un support biologique maîtrisable et les troubles de la conscience, portant l'inconscient au rang de l'inexistence puisque non cernable ni quantifiable matériellement. En psychanalyse, nous savons nous appuyer sur l'approche logique du Réel tout en nous trouvant en accord avec d'autres avancées scientifiques plus récentes qui en disent sur l'inconscient. Comme nous avons pu le voir avec les discours de Lacan (2), la psychanalyse reste la plus sérieuse possibilité d'articuler singularité subjective et éthique de la responsabilité au sein du groupe social.

Partons de l'idée que l'inconscient puisse être un espace, un ensemble d'éléments infini, c'est-à-dire sans borne aucune dans le sens de ce qui est à l'opposé du fini. Ce n'est pas l'expérience analytique qui peut nous faire démonstration de cet infini, dans le sens où les éléments du refoulé existeraient en nombre illimité et pourraient se dénommer d'une infinitude. La fin de l'analyse mènerait-elle alors à la possibilité de dénombrer exactement les éléments, dits infinis, constituant cet ensemble

qu'est l'espace inconscient ? Rien ni même l'analysant *en passe* de devenir Analyste ne parvient à l'exprimer ainsi. Du discours de l'Analyste il *ressort* (3) que dès lors qu'il ne peut y avoir extinction de la pulsion qu'avec la mort, il ne peut survenir non plus que du rien (4) n'emplisse l'inconscient au point qu'il ne soit plus. Nous pourrions éventuellement en dire d'un *Un-fini*, mais en tant qu'ensemble d'éléments refoulés, le constituant, de ceux reconnus comme ayant été extrudés, mais qui ne peuvent être précisément quantifiable à aucun moment et qui nous conduirait à parler de l'Un. N'en a-t-on jamais terminé de «faire le tour» de son inconscient, alors même par ailleurs, que même la fin de l'analyse ne vient pas nous annoncer la fin de ce qui fait tour et retour de la demande en désir ? Nous pourrions simplement dire que la cure analytique est une expérience singulière qui met en jeu les inventions singulières d'un sujet par le jeu du langage. L'inconscient, lui-même structuré comme un langage, reste l'enjeu du sujet qui, de son incomplétude, fait la jouissance accompagner le sujet dans le cheminement de la cure. C'est par ce que le sujet va assumer de sa parole qu'il va ainsi permettre l'articulation avec la jouissance, autour de son symptôme. En quelque sorte, le sujet doit inventer une solution lui permettant de traiter discursivement ce qui, du réel indicible et inarticulable, l'assaille pourtant dans son corps à travers son symptôme. Indéniablement, il y a de la parole et du langage qui font la singularité fondamentale de l'être humain.

Le *parlêtre* que Lacan expose après 1975 fait le sujet habitant du langage, mais il ne le rend pas pour autant maître en sa demeure et n'appelle pas non plus de réponse sur ce qu'est réellement l'Être ni d'où il s'origine, mais seulement un nouveau questionnement. Il est évident que, lorsque dans la séance analytique l'analysant parle son désir, sa jouissance ou son manque, ses associations verbales lui font dire plus, à côté ou le contraire de ce qu'il voulait dire dans son discours manifeste souvent préparé, menant pratiquement à des néologismes non conscients. Il peut ainsi faire tomber le masque de ce qui fût parti du refoulé et qui est du Réel, à la grâce, pourrions-nous dire, de l'existence du transfert qui a-mène le sujet à se perdre dans les dédales de son désir ou, plus précisément, de celui de l'Autre ré-initialisé par l'Analyste, avant de pouvoir se retrouver à s'être avec lui-même. Le parlêtre détermine une expérience de l'analysant qui ouvre pour chacun à une éthique de la responsabilité de son mode singulier de jouissance. Le parlêtre désigne ainsi «l'être charnel ravagé par le verbe» «qui parle cette chose ... qui strictement ne tient qu'à la langue (5), à savoir l'être».

Sujet du désir, sujet de l'inconscient, sujet divisé... Tant de sujets pour ne penser ou ne parler que d'une personne, d'un Être qui l'est de la nomination qui ne suffit pourtant pas à en dire sur ce qu'il est, ni sur qui il est, ni d'où il est, ni à donner réponse sur ce qu'est l'Être en général et/ou en

particulier, en singularité (plutôt qu'individualisé). Quel serait le tout de ce qu'il est, autrement dit comment cerne-t-on ce qu'il est, ce qu'il en est de lui ? Réponse aussi incongrue et inaccessible que celle qui serait de penser pouvoir connaître la totalité de l'inconscient d'une personne, qui s'énoncerait par un quantifiable fini ou infini, ou mieux d'un entre-deux ? De quel *Être* parle-t-on lorsque que nous disons que le sujet, d'une analyse par exemple, vient en analyse pour parvenir à s'être davantage, à faire retour à son être où encore qu'il est un sujet habité du langage et qu'en cela il est l'être ?

En savons-nous tant alors que les questionnements continuent à se faire jour ? Ainsi une réflexion concernant la langue elle-même : il apparaît comme étonnant dans notre langue française que ce terme *être* puisse, presque paradoxalement, à la fois nommer un verbe et un nom et que le verbe lui-même ait des sens ambigus : celui de la prédication (le ciel est bleu), celui de l'existence (je suis, Dieu est), celui de l'identité (je suis un tel), celui de la subsomption (un chat est un mammifère)... Étonnant aussi que ce verbe d'usage dans les langues indo-européennes soit absent des langues sémitiques et des langues extrêmes orientales ? Nous pourrions nous demander comment se nomment-ils ces êtres et ce qu'il en est pour eux de ce qui relève de la métaphysique de l'être. ? Qu'est-ce qui pour ces «êtres» ferait nomination en ce sens d'être. Que seraient-ils d'autre alors ? Y aurait-il, être et être qui sont différent et à partir de quelle identification, de la différence ?

Quand nous disons «l'être habité par le langage», nous pourrions penser à ce moment précis de sa nomination à celui, *Être*, qui, de tout temps de la réflexion ontologique depuis les grecs, veut dire Présence, qui serait une présence du maintenant, porteuse de son passé, créateur de son devenir. Cet *Être* serait donc inéluctablement lié au facteur temps, d'où qu'on veuille bien l'originer, d'une présence créatrice supérieure par exemple ! D'autant que le temps, hors du contexte linéaire donné par l'espèce humaine, fait lien avec ce qui est de la création originelle, voire du Créateur lui-même. Sans vouloir faire un amalgame de domaine différent que sont la psychanalyse, la philosophie et plus précisément l'ontologie, la métaphysique, simplement pour tourner la page vers une nouvelle année, j'en viens à penser sur l'être et son essence. Sans dogmatisme aucun, je pose ici un cheminement de réflexion sur ce que je suis, un être, au-delà de l'Analyste qui en sait plus qu'un autre de l'inconscient. Une personne est à la fois, matérialisée par un corps physique et visible, accessible par nos sens et aussi les appareils scientifiques. Par un esprit qui demeure complexe du fait de modes de fonctionnement matérialisable par la science, le comportementalisme. Et du fait d'autres éléments de la psyché qui ne peuvent s'acquérir en partie que dans la mise en parole qui facilite l'extrusion non consciente de signifiants légitimant le cheminement du sujet vers l'être, celui qui siège dans l'entre-deux (d'eux) qui fait Réel.

Selon une croyance du grand nombre, sous des formes variées et diversifiées, il y a aussi de l'âme chez une personne, de celle qui nous pousserait (6) à continuer à nous questionner sur nos origines, notre essence première, notre Être, peut-être pour ne pas oublier d'où nous venons et qui nous sommes.

(1) *Affiché* : terme incongru pour parler de montrer, révéler, manifester, signifier, quelque chose qui ne se voit pas, ne se manifeste pas ouvertement, ne fait pas sens ni signification, sinon dans l'absence entre deux signifiants et au cours de l'expérience analytique fondamentalement, là où règne le transfert, «directeur», non de conscience, mais de l'inconscient, de la jouissance.

(2) Séminaires de Lacan. article *Du discours analytique*, de Chantal Belfort, Revue En-Dire n° 7, p. 16.

(3)(2) telle une pulsion qui va et vient et revient.

(4) Dans le sens étymologique du terme et non dans un sens mathématique : «*aucune chose*».

(5) *Lalangue*, néologisme de Lacan pour désigner ce qui, sous l'élucubration du savoir qu'est le langage articulé, constitue le bouillon de la matière sonore qui ne suit pas un découpage linguistique des mots et des lois de la syntaxe, mais qui suit ce qu'il en est de l'inconscient : incongru, équivoque, lapsus, actes manqués verbalisés, rêves en dire, codages à décoder...

(6) Nous sommes de la poussée, par le fait même de la pulsion qui domine notre vie jusqu'à notre mort. Y aurait-il lien entre ce qui fait de nous des êtres de pulsions et notre âme qui nous pousserait peut-être à... nous questionner, nous chercher, nous reconnaître ?